

Robert d'AUNOUX

DIRECTEUR



Tous les genres sont bons
hors le genre ennuyeux.

LA DISCUSSION

Journal Politique, Littéraire & Mondain
HEBDOMADAIRE

CHARLES-ALBÉRIC

ADMINISTRATEUR-GÉRANT



De omni re scibili....
et quibusdam aliis.

ABONNEMENTS

FRANCE	ÉTRANGER
Un an..... 8 fr.	Un an..... 10 fr.
Six mois..... 4 fr.	Six mois..... 5 fr.
Trois mois..... 2 fr.	Trois mois..... 2 50

ADMINISTRATION-RÉDACTION : 36, Rue Ferrandière, à Lyon

Henry DERVYL, Rédacteur en chef.



ANNONCES ET RÉCLAMES

A l'Agence V. Fournier, rue Confort, 14, Lyon
et dans les bureaux de la Discussion.

Pierre Dupont.— Le Copurchisme.— La Caricature.— Lyon en 80 minutes.— Premières impressions de Femmes. — Le Cirque Zæo.

SOMMAIRE

Aux lecteurs. — Robert d'Aunoux.
Le lézard, poésie. — Sylvio.
Nos hommes : Pierre Dupont. — Henry Dervyl.
Le copurchisme. — Tristram Schaudy.
Solitude, poésie. — F. Bruyère.
Souvenirs de Turquie (suite). — Antonio Ladron.
La caricature : Grévin et Robida. — Luc Argels.
Premières impressions de femme. — Pastor.
Une saison à Aix-les-Bains (suite). — Marius Berger.
Sonnet d'octobre. — Constance M...
Littérature et beaux-arts, Bénédict.
Grand-Théâtre. — Mario.
Céléstins. — Jehan Damiette.
Scala. — Charles-Albéric.
Au Casino. — Gustapens.
Cirque Continental. — Saint-Jules.
Cirque Rancy. — D'Orismont.
Un combustible économique. Briquettes Craponne. — Kerjughall.
A travers Lyon. — Emile Planès.
Chez un Décadent. — D. Jalureau.
Bulletin bibliographique.
Recette culinaire. — J. Moussy.
Feuilleton : Fausta. — Léon G. de Merson.

AUX LECTEURS

Tiens, ce cher d'Aunoux. — Eh ! bonjour.
— Bonjour.
— J'ai appris que tu venais de fonder un journal avec Henry Dervyl.
— La vie a de ces hasards.
— On le voit dans tous les kiosques. Il ne fait pas trop mauvais effet. Comment va-t-il, ce nouveau né ?
— Dieu merci ! il se porte bien. Il est né viable. Ah ! ma foi, chez nous les affaires pourraient aller plus mal. Tiens ! *La Discussion* n'a pas encore un mois d'existence et déjà c'est le véritable journal du monde lyonnais, si monde il y a à Lyon. J'étais aux premières de *Gerfaut* et du *Cirque Zæo*, et, tu me croiras si tu veux, j'ai constaté avec une satisfaction facilement compréhensible que nous étions lu par le « monde des premières. » Quels étaient les journaux déployés pendant les entr'actes ? — *Le Figaro*, le *Gil Blas*, *La Discussion*. On pourrait être, ce nous semble, en plus mauvaise compagnie.
Aussi remercions-nous du fond du cœur les lecteurs qui nous ont compris et goûté.
Il est vrai que de notre côté nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir pour lui plaire.
Nous avons commencé à donner des gravures représentant nos braves lyonnais, Sarrazin, Pierre Dupont, et un artiste, Chrétienn, accompagnées de notices étendues.
La série va se continuer et nous donnerons successivement : MM. Josephin Soulayr, Aimé Vingtrinier, Nizier du Puitspelu, Morel de Voleine, Steyvert, Raverat, Tony Révillon, Victor de Laprade, Jean Tisseur, Ponthus-Cinier, Guy, Appian, Paul Saint-Olive, Gailleton, Luigiini, Aimé Gros, Coquerel, Arcis, Théodore Lévigne, Campo-Casso, Dalbert, Heinrich, Caillamer, etc., en un mot, nous passerons en revue toutes les célébrités lyonnaises, sans distinction de parti, et sans suivre aucun ordre.
Nous nous efforçons de publier des articles du plus haut intérêt ; déjà ont paru, en partie, d'intéressants souvenirs sur Aix-les-Bains, sur la Turquie, et prochainement, nous commencerons la relation d'une pittoresque excursion : *Huit jours à Pierre-sur-Haute et dans les montagnes du Forez*, par M. Ch. Pivot, et d'intéressants *Croquis Romains* dus à la plume d'un jeune écrivain de talent, M. Marius Berger, auteur de plusieurs nouvelles finement observées, délicatement pensées, et poétiquement écrites ; qu'a données le *Monde Lyonnais*. On a justement remarqué ses *Croquis Monégasques* parus dans la *Revue du Lyonnais* et *Une saison à Aix-les-Bains*, dont *La Discussion* continue la publication.
Voici les titres de quelques chapitres, qui font entrevoir aux lecteurs ce que seront les *Croquis Romains* : *Le Car-naval à Rome*, *La Befanna* (Epiphanie), *La Banco di lotto* (loterie), *le Shetto*, *A travers les rues*, *le Pincio*,

les Musées, la Campagne romaine, la forêt de Trevi.

Aussi le succès de *La Discussion* ira-t-il chaque jour en s'accroissant, et, un temps viendra, où nous ne regretterons plus nos sacrifices, nos peines, nos déboires, nos veilles et les semaines perdues.
A chaque instant, nous nous heurtons à quelque difficulté, qui nous semble insurmontable et, pourtant, nous voilà sains et saufs, et bien portant.
Nous oublions bien des déceptions en voyant que notre journal, né d'hier, a déjà des abonnés disséminés partout, dans les plus grandes villes, mais aussi dans de petits villages perdus au fond de départements éloignés, et jusqu'en Tunisie. Ah ! ce dernier nous a fait bien du plaisir.
En attendant, lecteurs, merci !
Robert d'Aunoux.

LE LÉZARD

Il faisait chaud ; c'était le moment des moissons. Tous les oiseaux avaient suspendu leurs chansons Et dormaient fatigués sous la feuille assoupie. Pas un souffle dans l'air, la fleur appassie, Courbant son front pâli, semblait se recueillir. Chaque être en ce moment se laissait assaillir Par le sommeil pesant. — La vibrante cigale Seule disait à Dieu son hymne ; et la cavale Aux touffes de roseaux demandait la fraîcheur. Ayant interrompu son travail, un faucheur Vint auprès d'un ruisseau qui ombrageait de grands saules.

Il s'assit, et tira d'un sac en cuir deux fioles D'un vin non froleté, du pain, du saucisson, Des olives, et puis, il se mit sans façon, Et surtout sans avoir recité sa prière, A manger lentement.
— Toujours seul dans sa terre, Le paysan désapprend à la fin de parler, Devient sobre en discours ; mais il se laisse aller A la réflexion, au rêve... — A sa pensée Il donne un libre essor ; et, sans être lassée Par l'importun, par le mesquin ; sans s'arrêter Pour gémir du fardeau que l'homme fait porter. Dans son vil egoïsme, à l'autre homme, à son frère, Au-delà du brouillard entourant notre sphère, Dans la clarté des cieux, elle s'en va planer !... Et notre instruction qui se plaît à condamner Du serf en général la grossière ignorance, Semble ignorer qu'elle est, dans sa docte sentence, Plus stupide que lui dans sa rusticité.
— Ce faucheur était sage en sa simplicité ; Aux fabricants ce mois à la vaste structure, Il laissait le plaisir de faire une lecture Pendant leur déjeuner. — Silencieusement. Il prenait son repas. — Il lisait ou aimait Dans le grand livre humain, l'in-folio « Nature ». Il comprenait la voix du ruisseau, son murmure. — Orateurs qui ne valaient point cela ; Il ne les estimait que tout juste, et voilà Pourquoi, tout en mangeant, son regard suivait l'onde. Que lui représentait cette eau ? Le cours du monde ?... Peut-être ?... ou bien, la gloire et la fortune allant. Comme tout ici-bas, aboutir au néant. Qui sait s'il n'aurait pas son heureuse misère ?... — Quand il eut captivé sa faim, sur une pierre Il appuya sa tête et s'endormit.

Poussé Par cet instinct mauvais, qui de l'homme est passé Chez la bête, un serpent vint, se glissant dans l'herbe, Glisser, on corps bideux près du dormeur superbe. Il demeura muet, immobile, il pensait... La haine en son esprit rancœur se moussait. — Il savait le dédain de l'homme pour sa race ; Il connaissait l'arrêt rendu par coutume. — Et qui les condamnaient à mort les siens et lui, Depuis ce jour néfaste où le combat à lui... — Un lézard aperçut l'étrincelle farouche Qui jaillissait de l'œil du serpent ; à sa bûche Il vit la haine, éclair de la méchanceté. Ne pouvant arrêter le reptile irrité Dans son lache dessin, il se tourna vers l'homme. — De l'invasion l'oeil une nuit sauva Rome, Mais elle ne le fit qu'involontairement. Lui, cet animal laid, réfléchit un moment ; Et cet immense tout, composé mi-reptile Et moitié quadrupède, à l'instant fut habile A trouver le moyen de dire au moissonneur : « Voila ton ennemi ! Réveille-toi, dormeur ! » Or, comme il ne pouvait lui parler son langage, Il traversa d'un bout à l'autre son visage. Puis se cachant dans l'herbe, il attendit...

Qu'un corps l'avait souillé, le faucheur mécontent Sortit de son sommeil, pour entrer en colère, Et cet être pour qui Dieu créa la lumière Leva son bras en l'air, rendant grâce au hasard, Et sous son poing, massue, écrasa le lézard. Quand il vit le serpent, son teint devint livide, Il se prit à trembler, et le serpent stupide Regardait fixement l'homme qui reculait. Puis, crachant son mépris sur l'homme, il s'en alla.

Juin 1886.

Nous commencerons prochainement la publication des Souvenirs du comte de X... Le comte de X..., qui fut lieutenant aux Guides, a été en relations avec la plupart des célébrités de la deuxième République et de l'Empire.

Prochainement aussi nous commencerons à publier une série de récits relatifs à l'héroïque défense des Légions du Rhône en 1870.

PIERRE DUPONT



NOS HOMMES

Pierre DUPONT

Le caustique Léon Gozlan, dans un moment de verve s'est écrié coniquement, parodiant Racine :

Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture ; Mais sa bonté s'arrête à la littérature.

L'idée, malheureusement trop souvent vraie, qu'exprime ce distique railleur, s'est trouvée une fois de plus réalisée avec un de *Nos hommes*, le chansonnier populaire Pierre Dupont.

Nous ne savons pourquoi toutes les biographies se plaisent à placer sa naissance à Rochetaillée-sur-Saône. C'est une erreur consacrée, et, pour ainsi dire admise. La vérité est que Pierre Dupont naquit à Lyon, le 23 avril 1821, au numéro actuel, 31, du quai de l'Hôpital, occupé aujourd'hui par le marchand d'oiseaux bien connu, Casartelli ; le père du poète y tenait un magasin de sellier-harnacheur.

Son enfance s'écoula à Rochetaillée et le premier spectacle qui s'offrit à sa vue, ce fut la Nature dans son éblouissante nudité, les vertes prairies, les ruisseaux murmureurs, les arbres qui frissonnent sous l'étreinte du vent ; ce fut le labourneur allant à son travail, le paysan penché sur sa charrue ; ces tableaux agrestes se fixèrent à jamais dans son esprit et décidèrent de sa vocation.

Sa première instruction, il la reçut d'un vieux prêtre, un parent, et la continua au séminaire de l'Argentière, alors fort en renom. Sa famille le destinait à la prêtrise ; mais lui, qui fut un grand bohème, aimait trop sa chère liberté, son indépendance, il avait l'humeur trop vagabonde pour pouvoir, de son plein gré accepter la vie du prêtre, cette vie toute d'austérité, de privations, de recueillement et de silence.

Il quitta le séminaire, n'étant pas encore très avancé et devint apprenti canut ; comme *Ixus*, le pauvre *Gui de Chêne*, la mélancolique figure si bien chantée par Hégésippe Moreau, autre séminariste, comme *Ixus*, Dupont rêvait au lieu de travailler ; il fut remercié ; mais il était resté assez longtemps pour connaître les misères de l'ouvrier et s'y intéresser ; aussi, nul ne le chantera-t-il mieux, et parmi les canuts, il compta toujours de nombreux amis. Il entra chez un notaire pour en sortir presque aussitôt et passez chez un banquier. Dupont fut aussi peu que possible un homme d'affaires et de spéculation.

Aligner des chiffres ne lui convenait guère.

Il partit pour Provins, la patrie d'Hégésippe Moreau,

Bluet éelos parmi les roses de Provins,

comme il s'appelle lui-même. Retiré auprès de son grand-père, dans la ville des roses, pour vivre, car l'air du temps

et la poésie ne nourrissent guère, il se fit correcteur d'imprimerie, comme l'avait été jadis Hégésippe Moreau.

Enfin, en 1839, il se rendit à Paris.

Une de ses premières visites fut pour Victor Hugo, déjà célèbre, et qui demeurait alors place Royale. Reçu par une bonne revêche, il lui fut répondu que le maître était sorti ; c'est que la garde-robe du jeune poète n'était pas fort bien montée et ses vêtements n'étaient rien moins que luxueux. Il comprit ; il vit s'écrouler tous ses projets, ses beaux rêves ; puis, l'esprit surexcité, il écrivit, au crayon, sur sa carte de visite, cette douce improvisation :

Si tu voyais une anémone
Languissante et près de périr,
Te demander comme une amoune
Une goutte d'eau pour fleurir.
Si tu voyais une hirondelle,
Un jour d'hiver te supplier
A ta vitre battre de l'aile,
Demander place à ton foyer ;
L'hirondelle aurait sa retraite,
L'anémone sa goutte d'eau.
Pour toi que ne suis-je, ô poète,
Ou l'humble fleur, ou l'humble oiseau ?

Victor Hugo lut les vers, fit rappeler le jeune homme et s'intéressa vivement à lui.

Pierre Dupont écrivait alors quelques odes légitimistes dans la *Gazette de France* et la *Quotidienne* ; ce qui lui ouvrit, jusqu'au jour, peu éloigné, où il se reconnut républicain, le salon aristocratique d'un pair de France, M. Paturie.

Le poète avait voulu s'élever, mais la conscription allait lui couper les ailes ; pour lui c'était la ruine ; heureusement, un sien cousin, M. Genissou, avec l'aide de l'académicien Lebrun, organisa à Provins et à Paris une souscription qui permit à Pierre Dupont de se libérer et même de faire imprimer sa première œuvre : *les Deux Anges*.

En 1842, l'académie française lui décerna un prix et lui confia une place d'aide au Dictionnaire ; jusqu'en 1847 il travailla à la rédaction de cet ouvrage.

Au même moment il parvenait d'un seul coup à la célébrité, grâce à sa chanson des *Bœufs*, un de ses chefs-d'œuvre, qui avait été publiée sous le titre des *Paysans* avec cinq autres.

Les premières chansons de Pierre Dupont étaient bucoliques, rustiques, comme embaumées par un parfum champêtre. La poésie des champs céda le pas à la poésie politique. Le poète, aimant la liberté et l'indépendance, tenant à ses aises, s'était lancée dans la politique ; la seconde république humanitaire, honnêtement socialiste, lui plut, il s'enrôla sous ses drapeaux et ne fut pas son plus mauvais serviteur. Jeune alors, en 1848, de sa voix de stentor, il entonnait dans les clubs ses chants remplis d'un amour sincère du peuple, d'une foi irraisonnée en l'avenir de la République, qui faisaient vibrer tous les cœurs, grisés par cette musique entraînante, jointe à une poésie impeccable et sublime. Nous nous le représentons avec sa figure

douce, bonne et fière à la fois, son grand front, pensif et rêveur, des yeux à fleurs de tête, brillants et respirant l'intelligence, ses longs cheveux bouclés rejetés en arrière ; une belle tête de prophète, de Christ. Ce devait être un beau spectacle.

Vint le coup d'Etat du 2 décembre 1853 ; Dupont, toujours ferme républicain, protesta contre le nouveau gouvernement. Activement recherché, il parvint à se cacher pendant six mois, et à se dérober aux poursuites. Puis il fut arrêté, et condamné à sept ans d'exil à Lambessa. Mais bientôt il fut gracié. Dès lors il abandonna la politique, retourna chez lui, vécut au milieu de ses amis, dans une espèce de pénombre, sans jamais se rapprocher d'un pouvoir qu'il n'aimait pas, mais chantant toujours, comme auparavant, la liberté, la fraternité, l'humanité, la paix universelle, le progrès. Dès lors sa vie s'écoula à Lyon, simple, modeste, sans bruit, sans éclat, et bien de ses nouvelles chansons ne sont pas inférieures à ses premières ; quelques-unes même sont d'une forme plus mûrie, plus correcte, plus achevées.

Les chansons de Pierre Dupont l'avaient rendu populaire, célèbre, mais ne l'avaient pas enrichi ; nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet, quand (après avoir aujourd'hui esquissé la vie de Dupont), nous aborderons dans le prochain numéro, la seconde partie, l'homme ; quant à la troisième elle sera consacrée au poète, à sa poésie.

Disons pourtant ici qu'il eut cruellement à se débattre contre la gêne. Mais qui sait si son état précaire n'a pas été fortement exagéré, car voici ce que disait le *Figaro* peu de temps après la mort du grand chansonnier ?

« Les bruits qui ont obtenu une certaine créance pendant ces dernières années, et d'après lesquels notre poète populaire se serait trouvé dans un état de misère comparable à celle malheureusement certaine de plus d'un poète célèbre, sont entièrement controuvés. Il est consolant de savoir que Pierre Dupont, ce grand enfant, dont le génie seul pouvait égaler et peut-être expliquer le laisser-aller, n'a jamais cessé d'être entouré d'une famille aimante et dévouée, pouvant pourvoir à tous ses besoins. Il était particulièrement l'objet des soins d'une sœur qu'il aimait et qui seule avait l'art de le retenir sur la pente d'habitudes fâcheuses. Pierre Dupont ne savait pas résister aux entraînements. Né pour chanter, il a chanté toute sa vie, dans les salons, dans les châteaux, mais de préférence, en compagnie des rudes bateliers du Rhône et des ouvriers tisseurs parmi lesquels il était accueilli comme un frère et un ami. Son génie poétique, au milieu de son existence trop agitée, ne l'avait pas abandonné, et l'on pourrait citer des chansons de lui, toutes récentes, qui ont la grâce, le naturel, le sentiment poétique de ses premières œuvres. »

Espérons que ce jour-là le *Figaro* était bien informé.

Pierre Dupont est mort à Lyon le 25 juillet 1870, l'Année terrible, place d'Armes des Chartreux chez son frère. La mort est venue le prendre à temps pour l'empêcher de voir le triste état où s'est trouvée la France qu'il avait tant aimée et si bien chantée. Il n'a pas vu les hommes qui se parent du titre de républicains, de démocrates, de socialistes mais qui ne sont que des démagogues, des despotes au petit pied. Républicain, démocrate, socialiste, Dupont était tout cela ; ce sont des qualités. Démagogue, il ne le fut jamais ; c'est un défaut.

Au lendemain de sa mort, un comité se forma pour recueillir des souscriptions dans le but d'élever au poète un monument qui éternisât sa mémoire ; parmi ses membres il comptait : MM. Eugène Véron, Josephin Soulayr, Tisseur ; mais le comité ne put aboutir par suite des événements de 1870.

En 1880, un nouveau comité s'est formé dans le même but ; le bureau en était ainsi composé :

Présidents d'honneur : MM. Josephin Soulayr et Barodet.
Président : M. Lumière
Vice-président : M. Victor Clavel.
Secrétaires : MM. Camille Roy, Mourot, O. de Coquerel.

Trésorier : M. Gailleton (Charles) décédé l'an dernier.

Le 5 février 1883, le conseil municipal de Lyon avait à décider quels seraient les bustes à placer au musée de Lyon. Nous empruntons à deux journaux locaux le compte rendu de cette séance : D'abord celui du *Progrès*, le plus court :

Fondation Grognaud. — Bustes à placer dans la galerie des Lyonnais célèbres. — Rapporteur, M. André.

Après différentes observations présentées par MM. Clapot et Bessières, qui auraient désiré voir le nom de Dardel remplacé par celui de Pierre Dupont, le Conseil décide que les deux bustes à placer cette année dans la galerie des Lyonnais célèbres, seront ceux de Dardel, architecte, et Saint-Jean, peintre.

Voici le compte rendu du *Petit Lyonnais* :

MM. Clapot et Vignat proposent de faire exécuter le buste de Pierre Dupont, le poète populaire, dont la gloire est supérieure à celle de Dardel.

M. le Maire dit que l'Administration municipale a l'intention de faire placer un buste de Pierre Dupont au parc de la Tête-d'Or, sur le socle qui était destiné à recevoir la statue du préfet Vaisse.

M. Bessières dit que le socle qui se trouve au parc de la Tête-d'Or conviendrait pour la statue du botaniste Bernard de Jussieu, une des gloires scientifiques de la France.

Il ajoute qu'une statue de Pierre Dupont serait bien placée dans le parc des Chartreux, dans le quartier qu'affectionnait Pierre Dupont et où il est mort.

M. le Maire répond qu'il soumettra ces deux propositions au conseil des adjoints.

A ce sujet, M. Aimé Vingtrinier bibliothécaire de la ville, ami de Pierre Dupont, et poète lui-même, fit paraître une brochure dans laquelle il demandait : *Une statue à Pierre Dupont*. (A. Waltener et Cie, 14, rue Bellecordière, Lyon.)

Enfin, le jour de la Toussaint, M. Vingtrinier a prononcé sur la tombe du regretté défunt un discours qui, pour être fort court, n'en est pas moins charmant, en vertu de l'adage : dans les petites boîtes sont les bons orateurs.

Henry DERVYL.
(La suite au prochain numéro.)

Avant de clore cette première partie de la modeste étude que nous consacrons à une de nos plus pures, de nos plus belles gloires lyonnaises, nous ajouterons quelques mots :

Nous tenons à remercier publiquement et ici même MM. Vingtrinier, Sarrazin et Bergeret, qui se sont gracieusement mis à notre disposition, soit pour nous donner des renseignements utiles, voire indispensables, soit pour nous prêter les ouvrages de Pierre Dupont dont quelques-uns sont introuvables.

Quand il s'est agi de faire graver le portrait que nous voulions donner, nous avons eu à choisir entre les nombreuses photographies que nous devons à l'extrême obligeance des nombreux amis du poète, qui nous les avaient remises volontiers, bien que ce fussent pour eux de véritables reliques.

M. Vingtrinier nous avait communiqué une photographie représentant Pierre Dupont de profil ; les tons sont doux, les traits parfaits, les yeux rêveurs, le front vaste et pensif, mais le côté artistique, nous n'entendons pas par là l'exécution qui est admirable, laissait un peu à désirer. Aussi avons-nous donné la préférence à une photographie, sortie des ateliers de Victoire, que nous tenions de notre ami M. Sarrazin. Elle est moins finie, mais la figure, très belle, très réaliste, est de face, de sorte que la physionomie est plus apparente, plus distincte.

Sur cette photographie, dont notre gravure ne reproduit naturellement qu'une bien faible partie, Pierre Dupont est assis devant une table surchargée d'une bouteille et d'un verre, d'un chapeau et d'un pot de fleurs. Il est en habit, en pantalon gris rayé et tient à la main un jonc noueux à poignée recourbée.

De toute la physionomie un peu penchée, se dégage un air de douceur et de bonhomie, naturelles chez Pierre Dupont.

Henry DERVYL.

BOUTADES

Le Copurchisme.

Il ne s'agit pas, ici, d'une de ces religions mystérieuses de l'Inde — comme le boudhisme ou le brahmanisme, dont les adeptes sont depuis six mille ans hypnotisés devant des idoles grimées.

Le copurchisme est une religion boulevardière. Née sur l'asphalte parisien, elle s'est, comme une tache d'huile, étendue sur la province, avec une facilité d'autant plus grande, que comme toutes les religions, à leur début, elle s'adressait plus particulièrement aux simples et aux naïfs.

Le Copurchisme recrute ses adeptes parmi ces jeunes hommes dont une éducation toute superficielle, ou des excès précoces ont anémié l'intelligence, qui ne peuvent se distinguer en aucune façon, et sont forcés de s'avouer à eux-mêmes, — quand ils retrouvent une lueur de bon sens, qu'ils ne sont propres à rien.

Je les plains de tout mon cœur !

Comme Vichnou qui s'est incarné neuf fois, le copurchic n'est pas arrivé du premier coup à l'état d'insecte parfait. Il est resté longtemps à l'état de larve sous les noms de Coccodès, Crève, Gommeux, Boudiné, Poisseux, Faucheux, Grelotteux, Pschutteux et Bécarre. Aujourd'hui il est Copurchic et cela lui suffit.

Que sera-t-il demain ? Peu lui importe.

Selon le rite indien, la dixième et dernière incarnation de Vichnou doit mettre fin à l'existence du monde. Les évolutions de la bête humaine seront nombreuses encore, avant que notre nébuleuse pique sa tête dans l'infini, ce dont personne n'est sûr, ni vous, ni moi, pas même M. Flammarion.

Qu'un homme apporte dans sa mise une certaine recherche, que la coupe de ses vêtements, que la forme de sa coiffure soient conformes aux décrets de cette fée capricieuse et bizarre qu'on appelle la mode, rien de plus juste.

C'est pour désigner cet homme-là que nous avions emprunté aux Anglais, le mot fashionable.

Aujourd'hui, un barbarisme, consacré par l'usage, nous permet de l'appeler : un homme *chic* !

Or, le copurchic est à l'homme *chic*, ce que la caricature est au portrait.

Sous peine d'être ridicule, il faut suivre la mode ; mais l'exagérer c'est tomber dans un autre ridicule.

Le copurchic est le janséniste de la mode, il l'outré, il l'exagère.

Si les bords des chapeaux sont larges, il en fait des ailes, s'ils sont étroits, il les rapetisse encore ; pour un peu il les supprimerait entièrement. Si le pardessus est long, il en fait une « grâteuse » qui tombe sur les talons. Si le veston est court, il le porte étrié, exhibant l'endroit où le bas du dos change de nom. Avec un tel manque de « respectabilité » qu'on est tenté, parfois, de lui faire gratuitement don d'un coup de pied dans le... mille !

Le dandy résumait jadis, chez nous, l'élégance du costume, jointe à l'élégance des manières.

Le copurchic a changé cela : il fait du costume un travestissement, et ses manières sentent l'écurie et le mauvais lieu.

Avoir l'air canaille ! c'est le dernier cri.

Vous n'ignorez pas que le dernier cri, c'est la suprême élégance.

Pour être dernier cri à l'heure qu'il est, il faut aussi avoir les cheveux ras et les favoris d'attente. Montrer un gilet sévèrement boutonné sur un col caroté, porter un veston de garçon de café, des bottines pointues, et un pantalon dans lequel il a peut-être été difficile d'entrer, mais duquel il sera plus difficile encore de sortir.

Si vous réunissez toutes ces conditions, vous serez sacré dernier cri et vous plongerez dans le ravissement les demoiselles de brasserie.

Le copurchic est commun, bruyant ; il parle fort et grasse en parlant. Un copurchic, qui ne grasseierait pas, serait mis à l'index par ses frères en copurchisme ; il vise toujours à l'épatement — un mot qui lui appartient, il supprime certaines consonnes et professe une sainte horreur pour la lettre R comme jadis ses ancêtres les *Incrovables*. Il dira : mon cher ami, ma châtamante, le théâtre, c'est incovable. Tout le monde pour lui s'appellera : Chose ; qu'il parle de Voltaire, qu'il ne connaît pas, ou de Tartempion, qu'il connaît trop, c'est toujours de Chose qu'il parlera.

Il possède quelques lambeaux de phrases toutes faites, et une douzaine de bons mots qu'il a cueilli dans le dernier vaudeville ou sur les lèvres d'un comique de Casino.

Son étroite cervelle n'en peut contenir davantage.

Phénomène étrange, avec la prétention ambitieuse de s'imposer à l'admiration générale, le copurchic s'adore lui-même.

Il se gobe ! pour me servir d'une de ses expressions les plus chères.

La fatuité l'enlève à ce point que, placé devant un miroir, il tomberait en extase devant sa propre image, comme ces derviches tourneurs que la contemplation prolongée de leur nombril fait tomber en catalepsie.

Le copurchic est le champignon d'une civilisation malade.

Qui nous délivrera du copurchic !

Tristram SCHANDY.

SOLITUDE

Rien ne trouble le grand silence

Qui règne parmi les sapins ;
Rien que la brise qui s'avance ;
En murmurant dans les chemins ;
Et dans le ciel bleu qui rayonne ;
Le cœur s'envole ivre et joyeux,
Cherchant l'amour d'une madone,
Par comme un regard de vos yeux.

Sur les flancs des montagnes sombres,
De petits sentiers sont tracés,
Mais jamais ils n'ont vu les ombres
Des couples heureux enlacés,
Et jamais les rochers noirâtres,
N'ont entendu l'éclat joyeux,
Des ris et des baisers folâtres,
Purs comme un regard de vos yeux.

En bas, dans les gorges profondes,
Les eaux roulent en mugissant,
On dirait qu'elles font des ronds
Autour des pierres, en passant ;
Et les doux échos bondissent,
Redisant aux échos joyeux,
Des chants qui sur les granits glissent,
Purs comme un regard de vos yeux.

Dans le lointain, de blanches cimes
Apparaissent dans le brouillard
Qui monte du fond des abîmes,
En voilant l'horizon blafard.
Et ces hauts sommets sous la neige,
Semblant se redresser joyeux,
Forment un scintillant cortège
Par comme un regard de vos yeux.

C'est la solitude chérie
Des rêveurs cherchant loin de là,
Aimant l'austère causerie
Que les sapins leur révèle.
Face à face avec la nature,
Le poète se sent joyeux,
Des mille bruits de la ramure,
Purs comme un regard de vos yeux.

F. BRUYÈRE.

SOUVENIRS DE TURQUIE

(Suite)

En arrivant à Stamboul, nous prîmes le tramway. L'intérieur de ces véhicules est séparé en deux compartiments : l'un, *harem*, est exclusivement réservé aux dames, l'autre aux hommes.

C'est gai dans ce pays. — Il est vrai que les chrétiennes, qui sont habillées en européennes, peuvent parfaitement prendre place dans le compartiment des hommes. Mais habituellement, quand elles sont jeunes ou seules, elles préfèrent rester dans le compartiment des dames, pour échapper aux regards stupides et malveillants, et même aux paroles grossières de quelques *édébissés* (malhonnêtes), — il s'en trouve toujours et partout.

La civilisation, en effet, fait de médiocres progrès en Turquie. L'état social, les tolérances insensées accordées par la religion turque, le mode de gouvernement, l'inaction, en sont peut-être la cause. Je reviendrai plus loin sur ces sujets.

Les tramways de Stamboul, qui n'ont pas d'impériale, sont larges ; quand il ne reste plus de place pour s'asseoir, on se tient debout, et le tramway n'est considéré comme complet que quand le conducteur ne peut plus circuler à l'intérieur, pour faire son service. — Est-ce assez commode ?

Si vous êtes assis, et qu'un Turc un peu âgé, debout devant vous, se donne la peine de s'asseoir sur vos genoux, il ne faut pas vous en étonner. Pas de protestations, car vous feriez rire tout le monde dans la voiture. Pas de farce, pour le faire tomber, car vous ne pourriez éviter un tumulte contre vous. Les Turcs sont comme les chiens, l'un attaqué, les autres se rassemblent. Dans un pareil cas, à mon avis, il vaut mieux céder sa place très gracieusement ou bien supporter philosophiquement la situation.

Si votre Turc a un turban, soyez poli avec lui, car vous ne sauriez croire le grand rôle que ce morceau de linge, noué autour de la tête, joue en Turquie.

Enfin, après cinq stations, le tramway s'arrête à son tour, à la sixième et nous descendimes.

Nous ne marcherons pas beaucoup, me dit mon Arménien. En effet, au bout de quinze minutes, nous nous engageons dans une petite rue, large de trois mètres. Nous nous trouvons dans un vieux quartier turc.

Les maisons, n'ayant pas plus de trois étages et construites en bois, étaient toutes vieilles, et la plupart, soutenues par des poutres destinées à les empêcher de s'écrouler.

Je ralentis mes pas, j'hésitais à m'avancer, ne voulant pas laisser ma peau sous les ruines de Constantinople.

N'avez donc nulle crainte, me dit mon guide... d'ailleurs... toutes ces maisons sont habitées.

— Vraiment ?... !

Encouragé, je continuai à le suivre, mais peu rassuré, je me tenais sur mes gardes.

De plus en plus la rue devenait sombre. Les passants étaient rares, et un silence parfait régnait dans le quartier. Il me semblait parfois, entendre le bruit de pas dans les maisons. Les portes, ainsi que les fenêtres, étaient toutes fermées. Les croisées me parurent étranges, et comme j'examinai l'une d'elles de bien près, je remarquai qu'intérieurement, il y avait bien des vitres mais qu'extérieurement, la fenêtre était garnie d'une jalousie qui me paraissait être immobile.

Je ne devais sans doute pas rester étranger à tout cela. Aussi, voici à peu près le dialogue que nous eûmes ensemble, mon guide et moi :

— Je ne vois, lui dis-je, aucun café, aucune boucherie....

— L'épicerie (qui vend aussi du pain), seule est tolérée dans les quartiers turcs. Le reste, s'il y a, est défendu.

— Et pourquoi ?

— Parce que.... Le Turc est despote, et ses actes sont arbitraires. Il veut tout pour lui et quant à la femme, elle est son esclave. Supposez un instant qu'on tolère le café ; mais alors il y aurait du mouvement, un va-et-vient continu dans le quartier. La femme, de sa croisée, ne restera pas indifférente aux passants et.... le Turc ne tient pas à cela.

— Mais alors, les femmes turques sont donc bien portées vers l'homme ?

— Vous ne voudriez pas partager leurs bonheurs....

— Comment cela ?...

— La religion turque, défend à la femme de se faire voir. Quand elle sort, elle doit sortir voilée. Quand elle est chez elle, ce sont ces jalousies qui l'empêchent d'être vue. Le mari seul a le droit de jouir de sa vue.

Aussi, la maison du Turc est partagée en *Haremlik* (côté des dames) et *Sélimlik* (côté des hommes).

Chacun se tient à son poste. La femme peut manger à table avec son mari, mais avec son mari *seul* ; les enfants mêmes ne sont pas admis. S'il y a des invités, les dames se retirent au *haremlik* et les hommes au *selamluk*. La femme peut sortir toute seule ou avec d'autres de son sexe, mais avec un homme... jamais, ne serait-ce même qu'avec son mari. Si un homme un parent, veut rentrer au *haremlik*, il doit prononcer d'avance le mot *dest-dour* (prenez garde, ou couvrez-vous). Ajoutez à cela, qu'en Turquie, la femme est considérée purement et simplement comme un objet de luxe, et vous aurez une idée exacte de ce qu'est son existence.

— Vraiment, je la plains. Je comprends maintenant pourquoi elle cherche à profiter des moindres distractions pour s'émanciper quelques minutes.

Mais, dites-moi, on prétend que le Turc est polygame, il lui peut prendre plusieurs femmes... il y a, je crois, une limite à cela.

— Certainement. Il n'a droit qu'à seulement quatre femmes légitimes et à autant de maîtresses qu'il lui convient.

Fichtre !!! dites alors qu'il n'y a pas de limite. Mais.... admettons qu'un Turc se paye la fantaisie de prendre quatre femmes, comment ces femmes peuvent-elles s'entendre entre-elles ?... Est-ce qu'elles ne sont pas jalouses les unes des autres ?

— Non, en général ; elles y sont habituées. D'ailleurs, elles se doivent le respect entre elles, selon leur rang qui concorde avec la priorité de leur mariage ; il y a naturellement la première femme, la seconde, la troisième, et la quatrième.

— Mais, le mari, comment s'arrange-t-il ?

— Oh ! mais... tout est réglé à l'intérieur. Chacune doit servir Monsieur son époux, à son tour.

Monsieur rentre le soir ; eh bien, si c'est le tour de la seconde ou de la troisième, par exemple, elle le sait ; aussi, elle va au devant de lui, elle l'accompagne dans sa chambre, le déshabille, et....

— Je comprends, elle passe la nuit avec lui. Mais les autres ?

— Elles se retirent chacune dans leur chambre et dorment seules, à moins que....

— Joli ménage, par exemple ! Et les eunuques ? est-ce qu'ils sont bien....

— Oh ! oui... ou... à peu près... ça dépend, vous comprenez....

— Que font-ils ces gens ?

— Ils surveillent la vertu des femmes qui leur sont confiées.

— Ils doivent avoir de l'ouvrage, alors.

Est-ce que le divorce rentre dans les mœurs turques ?

— C'est toléré par la religion et devenu une habitude. On divorce à propos de botes. Si l'on a la bourse bien garnie on profite largement des tolérances religieuses. D'ailleurs, en Turquie avec de l'argent on peut faire tout ce qu'on veut, même et surtout violer la loi et obtenir des concessions *politiques*.... ; entr'autres exemples, les ambassadeurs anglais particulièrement, en savent quelque chose.

— Ne me parlez pas politique, je sais que la Turquie est en décadence.

Antonio LADRONE.

(La suite au prochain numéro.)

LA CARICATURE

Grevin et Robida.

« Le Français né malin, créa le vaudeville, » mais ce n'est pas lui qui inventa la caricature. Néanmoins je suis persuadé qu'il l'eût inventée si elle n'eût existé avant lui.

Les anciens, en effet, connaissaient cette forme de l'art née de la satire, de la recherche du comique et des ridicules d'autrui. Les Egyptiens, les Romains, les Etrusques, les Grecs même, malgré leur goût si pur, allèrent jusqu'à caricaturer leurs divinités. Les exemples qui nous restent de cette manie étrange, sont pour la plupart, de grossières ébauches, où les appétits sensuels et la pornographie tiennent une large place, bien qu'on trouve — surtout dans l'art grec — de spirituelles figures d'argile.

Mais ce n'était que l'enfance d'un art qui, on peut le dire, dans notre siècle, est appliqué sous les formes les plus diverses, surtout dans la patrie de Rabelais et de Voltaire ces éternels railleurs.

La politique n'a pas été épargnée ;

bien au contraire, c'est elle qui a fait la gloire de nos meilleurs dessinateurs.

Aux moments les plus troublés de notre histoire, nous trouvons encore assez de ce vieux sang gaulois pour flageller les fautes de nos politiciens, les travers de nos monarques ou les vices de nos ennemis.

Il n'y a que le Français pour avoir de ces éclairs de causticité subite et railleuse même en face du danger !

Eternels gavroches, à la bouche narquoise, nous ne désarmons jamais... qu'après avoir ri, et nos armes sont le ridicule. Chez nous, la moquerie tue tout.

Mais Grévin et Robida n'appartiennent pas à la phalange de ces Juvénal du dessin. Ils ont délaissé la cravache vengeresse de Némésis, pour les grelots joyeux de la déesse Folie. Ce sont des railleurs bons enfants, des gommeux spirituels, qui caricaturent plutôt pour faire rire que pour moraliser les foules. Et je ne leur en veux pas. Nous avons bien le droit de nous amuser. Que diable ! Néanmoins, en exagérant nos ridicules, il est évident qu'ils les corrigent. *Castigat ridendo mores* !

En effet, si la caricature politique peut donner la main à la satire, la caricature de mœurs peut se lier avec la comédie, et c'est à ce titre que le mot de Sautel peut lui être appliqué.

Grévin et Robida, étudiés de près, sont deux artistes bien différents, quoique, dans l'histoire générale de la caricature, ils puissent appartenir au même genre.

Un seul coup de crayon suffit à Grévin ; Robida a plus de fouillis, plus de détails ; il achève une idée alors que Grévin l'ébauche. Les femmes de Grévin sont des Parisiennes modernes ; celles de Robida des Parisiennes avec le masque antique.

Si l'un joint à la correction classique de la forme, la philosophie plus froide de la légende, l'autre allie au laisser-aller narquois de l'image, la subtilité moqueuse du dialogue.

Grévin excelle à nous montrer le re-troussé provocant d'un nez féminin et la cambrure souple d'un mollet et d'un pied exéquis.

Au dit de lui bien souvent qu'il ne déshabille jamais mieux une femme que lorsqu'il l'habille. C'est tellement vrai que, malgré l'abus qu'on a fait de cette locution, je ne puis me lasser de l'écrire, bien qu'elle s'applique plutôt aux costumes de figurantes qu'aux caricatures.

Car Grévin est universellement réputé pour son bon goût et son talent ; il a le secret de la harmonie et de la couleur, et sur ce point, son talent est indiscuté.

Robida, lui, a, par excellence, l'art des yeux langoureux abrités sous une soyeuse bordure de longs cils à l'italienne. Il a en outre un talent de « coiffeur » tout parisien ; mais il est moins parisien que Grévin, parce qu'il a plus de fini, plus de recherche.

Imaginez une caricature de Sarah Bernhardt dont le profil serait de Grévin et le chignon de Robida : cette caricature serait un chef-d'œuvre.

Le style de Robida est moyen-âge ; il a des formes, des délicatesses archaïques qui donnent à toutes ses œuvres un cachet frappant d'originalité.

Jamais il ne fut mieux dans son élément qu'en illustrant notre très paillard Rabelais. Comme c'est bien là le caractère de son génie. Observateur profond, photographe scrupuleux du temps, des monuments, des costumes, des mœurs, des ridicules, il nous retrace tel qu'on se le figure tout ce monde grouillant, hurlant, ferrailant, qui caractérise l'époque de maître Alcofrabas. Nombre de connaisseurs préfèrent ses dessins à ceux que fit Gustave Doré pour le même sujet.

Quelle peinture plus vraie et plus comique à la fois a jamais été faite de ce moyen-âge avec ses toits aigus, ses tourelles escarpées, ses ruelles inextricables, ses ribaudes, ses moines, ses marmitons aux culottes rapiécées, dont les « grelotteux » de nos jours sont le vivant reflet, — j'allais dire la vivante caricature !

Cela fait revivre une époque ; c'est du grand art, mais du grand art burlesque à la façon de Scarron.

Grévin n'a pas les reminiscences archaïques de son confrère : il est essentiellement *moderniste*, essentiellement parisien. Il habille ses femmes, comme elles s'habillent en réalité ; d'une dentelle, d'un chiffon, d'un rien ; et sous ce rien, elles ont l'air d'être quelque chose !

Chez Robida au contraire, on sent revivre le corsage fluide des bergères de Watteau, sous les jupons enrubannés des mondaines ; et les vestons à la mode dont il couvre le dos de nos « copurchics » ont de vagues allures de pourpoints aux plis bouffants.

Il n'est pas jusqu'à dans les légendes explicatives où Grévin et Robida n'aient leur caractère bien défini, bien personnel. Grévin a tout de suite le mot propre, la vraie comparaison du gavroche, dont il a l'esprit mordant et fin.

Il sait placer une de ces idées baroques, imprévues, abracadabrantes qui seraient banales dans une autre bouche et qui sont un chef-d'œuvre dans celle qu'il vient de dessiner ; une de ces idées devant lesquelles on s'esclaffe sans savoir pourquoi, tant le comique est agréablement mêlé à la réalité. Il rappelle le *vis comica* de Piron, dont il a du sang dans les veines.

Les textes de Robida ressemblent à des contes d'Hoffmann ; il a quelque chose de surnaturel, de macabre même dans ses descriptions, un je ne sais quoi d'indéfini, de bizarre, qui provient sans doute de l'habitude des légendes moyen âge et des estampes de Dürer.

Grévin est plus réaliste, il dessine ce qu'il voit ; Robida peint ce qu'il rêve.

Voilà, en peu de mots, ce qui caractérise les deux porte-étendard de la caricature française en cette fin de siècle.

— LUC ARGÈLES.

PREMIÈRES IMPRESSIONS

Mon cher ami,

Tu es mon aîné ; tu as eu avant moi l'expérience de la vie. Moi, t'ne souviens, j'étais interne dans notre sombre lycée. Je voyais le monde quelques jours seulement tous les trois mois, et la joie que je ressentais d'être libre m'ôtait le sang-froid nécessaire pour me rendre compte de bien des choses. Toi, tu sortais chaque dimanche. Comme tes parents recevaient beaucoup, tu faisais de bonne heure ton apprentissage du monde. Avec un sentiment d'admiration, mêlé d'un peu d'envie, j'écoutais, bouche bée, le lundi, les merveilleux récits où tu développais complaisamment tes intrigues d'amour. En aimas-tu des femmes, mauvais sujet, depuis ta cousine jusqu'à ta bonne !

Enfin, je quittai le lycée. D'abord j'aimai toutes les femmes, toutes ! Un robuste appétit comme tu vois. Mais j'étais si timide que je n'osais en prendre une à part, et lui dire... lui demander... quoi ? je ne savais plus. Alors, pour tromper ma fringale d'amour, je dévorais des romans et m'identifiais avec le personnage le plus amoureux du livre, le plus vainqueur. Eh bien, le résultat de mes lectures est étrange. A présent, je me méfie des femmes. Les auteurs que j'ai lus me les ont déformés, et m'ont blasé par persuasion. Les poètes n'ont jamais été plus éloquentes que lorsqu'ils ont eu des raisons de maudire les femmes. Je les désire toujours cependant et avec une curiosité inquiète, plus ardente que jamais ; quant à les aimer... Pourquoi ont-elles brisé des existences ? pourquoi ont-elles trahi, torturé, déshonoré qui les aimait ? Oh ! les monstres ! Du reste, j'ai rarement entendu dire du bien des femmes, et que de fois m'a-t-on répété, jusque dans ma famille : « Si tu veux être heureux, ne te marie pas ! » On me disait cela en riant, mais par besoin de laisser échapper une vérité soulageante.

Enfin, c'est ma confiance, j'en connais un de ces jolis monstres ! C'est une jeune amie de maman ; tout au plus trente ans. Je n'aurais jamais osé... c'est elle qui a fait les avances. Elle me regardait d'une façon qui me troublait ; elle cherchait des occasions de me causer seule à seul, me trouvait « mignon », me pressait les mains, m'embrassait. Oh ! alors, je sentais sur tout mon corps frémissant un picotement délicieux, et les tempes me battaient.

Elle est devenue ma maîtresse un soir, dans le petit salon. La chose s'est faite en hâte, dans la crainte d'une surprise. Une étreinte folle, quelques soupirs, un spasme, et après, une lassitude triste... peuh ! c'est ça l'amour ! C'est ça qui est la cause de tant de grandes et belles actions et de tant d'infamies !

Quand je pense que je débute dans l'amour par un adultère (car elle est mariée) je me trouve un grand scélérat. Je n'en suis pas trop fâché cependant, et j'ai subi la loi commune : les jeunes gens frais émoulus du collège ne sont-ils pas avidement recherchés par les femmes mariées ? Jamais, jamais je n'aurais osé m'adresser à une cocotte ! Je les ai en horreur. Celles que je coudoie dans les rues, maquillées, en toilettes tapageuses, un petit chien sous le bras, me font froid dans le dos. On m'assure que, plus tard, je les apprécierai ; j'en doute. Quant aux jeunes filles... je ne veux pas me marier encore ! Et puis j'avoue qu'elles me font peur ; je suis bête avec elles. On ne sait que leur dire ; elles s'effarouchent d'un rien, ou se moquent de vous sans pitié, si vous êtes timide. Ne pensons donc pas aux jeunes filles avant que j'aie trente ans. J'essaierai alors de me refaire une virginité avec celle de ma femme, à moins qu'un cousin ou un autre... sait-on jamais !

Je viens de lire ce que je t'écris là en hâte, et j'en suis tout effrayé ; j'éprouve une sorte de honte. Quel désabusé je suis déjà ! Ah ! je ne suis pas ce que je rêvais d'être ! Je devais être bien meilleur....

Au sortir du collège, brusquement, les ignobles réalités de la vie ont violé mon pauvre idéal. Mais cette brutale initiation est une preuve que l'adolescence est finie. Chérubin est devenu un homme. J'en suis fier, mais à toi seul, mon meilleur ami, à toi seul j'ose avouer qu'il m'en a coûté bien des larmes.

Où donc est-elle la femme à qui je pourrai donner mon cœur sans arrière-pensée, celle qui d'un rayon de son pur amour sauvera mon âme du pessimisme ?

D'après une certaine théorie philosophique, il y a, de par le monde, une moitié de moi-même qui me cherche et que je cherche. Nous trouverons-nous jamais pour fondre nos deux êtres en une harmonieuse unité ?

Pour copie conforme,

Pastor.

UNE SAISON A AIX-LES-BAINS

(Suite)

La Villa est fort belle aussi, mais dans un genre différent. Pas de terrasses ; pas de point de vue ; en revanche le parc est vaste et contient de frais berceaux de

charmille, où il fait bon rendre les heures brûlantes de la journée asséchant l'excellent orchestre que dirige J. Luigini !

Je n'aime pas beaucoup la façade. elle rappelle trop celle d'une gare, une fort jolie gare assurément, mais enfin une gare. Il ne manque plus que l'horloge ; Les deux tourelles, surmontées chacune d'une lanterne électrique sont aussi d'un goût malheureux ; on dirait des phares. Ces réserves faites, tout le reste mérite l'admiration, particulièrement la salle de jeu. Je crois qu'il n'en est pas qui puisse lui être comparée pour la richesse et le bon goût de la décoration. D'une façon générale, la Villa est d'un luxe très coquet, trop brillant presque, tandis que le luxe du Cercle est plus discret, tout en étant plus riche, ce qui est infiniment préférable.

Chacun de ces deux établissements a son public. Au Cercle viennent les Anglais, les familles, les gens posés, sérieux ou voulant le paraître. La Villa est préférée des jeunes gens et des dames du demi-monde. Cependant, il n'y a rien d'exclusif. Le public est parfois mi-parti dans les deux casinos, cela dépend du spectacle annoncé.

Si le Cercle a pu offrir aux baigneurs une troupe de comédie hors de pair, la Villa a donné des représentations de grand opéra dans des conditions absolument remarquables, les principaux artistes du Grand-Théâtre de Lyon ayant été engagés.

C'est la Cagnotte qui fait tous les frais (on joue le baccarat) Le prix des abonnements qui est très minime (40 fr. pour la saison) ne donne qu'un faible appoint.

Dans la salle de lecture de la Villa quand une demi-mondaine écrit, c'est à coup sûr pour demander de l'argent. Regardons par-dessus l'épaule de cette jolie brune au nez retroussé tandis qu'elle fricote quelques mots à la hâte ; c'est indiscret, mais... pour une fois ! Je transcris fidèlement, à part les fautes d'orthographe :

« Mon chéri, je suis bien désolée, va. En quelques minutes le baccarat m'a pris tout l'argent que tu m'avais donné au départ. J'ai la guigne ! Un vieux monsieur décoré qui se trouvait à côté de moi, attendri par mon désespoir, a voulu me glisser quelques louis, mais j'ai refusé ! Pour qui me prend-il ? Je ne veux recevoir d'argent que de mon petit homme adoré. Envoie-moi vite 500 fr. J'ai le pressentiment qu'avec cette somme je vais pouvoir me refaire. Mon gros chéri, c'est curieux, mais je ne t'ai jamais tant aimé qu'à présent. Comme tu me manques... avec ton porte-monnaie bien garni ! »

Là où a tourné la page, on s'est aperçu de mon indiscretion, et

LA LITTÉRATURE ET LES BEAUX-ARTS

La patience est la vertu des forts, dit un vieux proverbe, toujours de circonstance. Les gens désireux de connaître exactement l'étendue de leur patience, et, par suite, la somme de force dont ils disposent, n'ont qu'à lire les études que publie dans la *Revue des Deux-Mondes* M. Alfred Fouillée, l'un des plus fervents adeptes de la nouvelle école philosophique, qui prétend expliquer l'univers par la transformation successive d'une matière éternelle, opérant inconsciemment ses évolutions d'après des lois inhérentes à cette matière.

Il y a longtemps qu'un critique en belle humeur a dit que ce l'on cultive dans la *Revue des Deux-Mondes*, c'est surtout l'art de dire savamment des bêtises. Je me suis rappelé cette boutade en lisant les deux articles sur la *Mémoire*, dont M. Fouillée a entrepris d'expliquer le fonctionnement dans des phénomènes purement mécaniques. (Voir les nos 15 mai et 1^{er} juillet 1885).

Il y a dans ces études, avec énormément d'érudition, un mélange impossible d'idées ingénieuses, de sophismes irritants, d'observations justes, et d'affirmations graves, plus que risquées, qui défient la patience d'un lecteur ordinaire. Il faut, pour aller jusqu'au bout, l'obstination d'un amateur passionné dont l'esprit se délecte en rencontrant des aphorismes tels que ceux-ci :

« Il y a une différence notoire entre un petit coup et un souvenir de coup : c'est que le second ne fait aucun mal. » — « Le fond même de la vie est l'appétit, et l'appétit enveloppe simultanément le germe d'une prévision et d'une mémoire. » — « Nous apportons, en naissant, dans notre cerveau, l'espace et le temps, comme un héritage de l'espèce. » — « La conscience ne paraît être que le résultat accidentel d'un fonctionnement des molécules. »

Parfois aussi, on peut y cueillir des naïvetés singulières. Ainsi M. Fouillée annonce que M. Herbert Spencer, l'un des grands prêtres de la nouvelle Église, a découvert que l'Art n'était qu'un jeu, et là-dessus il se livre à une dissertation sans fin, sur les conséquences de cette découverte.

Hélas oui, l'art n'a jamais été autre chose qu'un jeu, tour-à-tour noble, trivial ou vil, suivant les temps et la valeur des artistes. Seuls nos modernes romantiques, à l'enthousiasme enfantin, ont eu un instant la pensée d'en faire une religion, et d'exercer eux-mêmes un véritable apostolat. Mais cette prétention a été de courte durée, et leurs successeurs sont tombés dans l'excès contraire, en faisant de l'art un métier ; ils tiennent boutique.

Il y a deux siècles que notre grand Corneille disait : « Je ne trouve pas mauvais que le poète tire un honnête profit de ses œuvres. » Que les temps sont changés ! Aujourd'hui c'est le profit que le poète recherche avant tout, et s'il ne dédaigne pas la gloire, c'est qu'elle est elle-même matière à profit. Cependant, s'il est vrai que noblesse oblige, les poètes et les artistes ont une lourde responsabilité morale, car ils sont réellement privilégiés. Grâce à une imagination exceptionnelle, le poète et l'artiste (c'est tout un) dégagent leur personnalité du temps et du lieu où ils vivent ; et par l'abstraction ils arrivent à l'idée pure ; c'est-à-dire à la conception du Beau absolu dont nous avons tous une vague sentiment. Grande faculté, et en même temps grand danger, puisque s'il perd le sens de la vie réelle, le poète devient fou. Il est l'homme par excellence ; l'homme primitif, émergeant au-dessus des conventions sociales, et semble avoir pour mission d'écrire l'histoire du cœur humain.

Il est incontestable que les œuvres d'art peuvent avoir sur les mœurs une influence sérieuse. Un tableau ou une statue peuvent causer une impression profonde, ineffaçable. Mais c'est surtout par les ouvrages littéraires que cette action, bonne ou mauvaise, s'exerce. Combien de gens ne connaissent l'histoire que par les romans, soi-disant historiques, qu'ils ont pu lire.

ques, qu'ils ont pu lire. Combien d'imagination ont été perverties par la lecture de poésies malsaines, ou de romans malpropres !... Lorsqu'un livre élève le cœur en portant au courage, à la générosité, tenez-le pour bon, dit le vieux Montaigne. Possédons-nous beaucoup de livres nouveaux produisant cet effet sur l'esprit de leurs lecteurs ?

Après les rêveries des romantiques, à la recherche de l'idéal, sont venus les naturalistes. Ceux-ci ont avant tout la prétention d'être vrais, et, pour cela, se bornent à étudier le côté purement bestial de la nature humaine, en s'efforçant de la mettre en évidence. Ils ne sont pas mieux dans la vérité que leurs prédécesseurs ; des tableaux de ce genre représentent plutôt les infirmités de la nature que la nature elle-même qu'elle aussi, à sa pudeur, puisque ses basses œuvres sont cachées, et les dévoiler sans nécessité, c'est tout simplement l'outrage. Mais il faut reconnaître que l'on ne saurait reprocher à la nouvelle école de s'égarer dans les nuages à la façon de Lamartine, elle ne recherche au contraire que ce qu'il y a de bas et d'éconcrant, dans la réalité ; ce que M. Émile Zola appelle bien improprement le *document humain*, et qui n'est autre chose que la pire animalité en action. Cette école procède toujours de son précurseur Beaudelaire, en s'inspirant des œuvres de ce premier poète réaliste, dans ce qu'elles ont de plus révoltant.

Est-ce à dire que les romanciers à la mode sont les seuls coupables dans ce déraillement du bon sens ? Pas du tout. La littérature étant devenue un métier, ils veulent tout simplement livrer au commerce des œuvres au goût du jour, afin de trouver acheteur à bon prix, et leur succès est facile à expliquer.

BÉNÉDICT.

(A suivre.)

GRAND-THÉÂTRE

Salle comble pour la première de *Martha*. Mais ce n'était pas précisément cet opéra suranné qui avait attiré autant de monde, c'était le début définitif de *M. Desmets* ; les uns, voulant le soutenir, les autres plus nombreux, venus avec l'intention de le faire tomber.

La représentation a donc été on ne peut plus orageuse. Dès que le malheureux artiste parut, les sifflets, dont beaucoup s'adressaient au même temps à *M. Desmets*, partirent stridents avec un merveilleux ensemble, dominé par les chanteurs et l'orchestre qui, cependant, continuèrent leurs parties comme si de rien n'était. Un grand nombre de spectateurs agacés, applaudissent à tout rompre ; ce fut, pendant quelques minutes, un indescriptible tumulte. Le charivari reprit plusieurs fois en dépit de quelques expulsions et devint surtout intense lorsque le commissaire, après avoir invité le public à se prononcer étala la pancarte sur laquelle on lut le mot : *Accepté*. Les protestations continuèrent dans les escaliers, dans le vestibule, et jusque dans la rue.

La direction a tort de vouloir imposer un artiste dont la voix n'est pas sympathique. Pour éviter de nouvelles scènes de désordre, je conseille à *M. Desmets* de se démettre.

Parlerai-je de *Martha* ? A quoi bon ! La représentation était surtout dans la salle, et je n'ai pas à rendre compte de la façon dont le parterre a chanté la *brigandonne*.

L'Africaine. Cette fois, pas de sifflets. Représentation terne qui engourdit le public pendant les trois premiers actes. Les chœurs, ayant insuffisamment été, chantent plus ou moins juste et sans ensemble. *M. Belhomme* (qui devrait jadis aborder le grand opéra) est un chétif improvisateur. *M. Luyet* est tout juste convenable. *Mme Hanann* semble fatiguée. *M. Bévaugier* n'est pas sûr de lui ; au quatrième acte il remplace *M. Desmets* malade, dit-on, et c'est *M. Luigini* qui lui souffle le rôle du grand brahmine.

Seuls, *Mlle Baux*, *M. Massart* et, par instants, *M. Albert*, relèvent le niveau artistique de la représentation, dont les quatrième et cinquième actes arrachent enfin au public de vigoureux applaudissements.

Mlle Baux effectuait son troisième début, simple formalité pour elle. Elle a été reçue à l'unanimité, et rappelée.

M. Massart, d'une voix toujours jeune et fraîche, a superbement chanté le brillant rôle de *Vasco*.

C'est dommage que *M. Albert* ne sache pas mieux tirer parti de sa voix superbe, et qu'il se livre à une pantomime exagérée. Pourquoi les danseuses ne sont-elles pas en nombre suffisant ? Il manque deux quadrilles.

On a bissé, comme d'habitude, le célèbre unisson des instruments à cordes qui précède la scène du manœuvier.

Robert-le-Diable. — Reprise des sifflets ! La mauvaise humeur du public a eu pour causes : l'insuffisance de la basse, *M. Luyet* dans le rôle de *Bertram*, et la façon pitoyable dont le ballet a été dansé. (Il faut excepter *Mmes Sampietro* et *Rigault*).

Le ténor, *M. Jourdain*, qui faisait son premier début, est un artiste de grand talent. Il nous a présenté un *Robert* d'une superbe allure. La voix très flexible est d'un beau timbre, mais un peu grailonneuse. Nous espérons que le succès de cet excellent chanteur qui, chose rare, est aussi un comédien, s'affirmera aux débuts suivants.

Mlle Baux dans le rôle d'*Alice*, *Mlle Hamann* dans le rôle d'*Isabelle*, ont été très applaudies et le méritaient.

Les chœurs ont bissé beaucoup à désirer. L'orchestre a été ce qu'il est d'habitude, c'est-à-dire parfait.

MARIO.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Gerfaut, comédie en quatre actes, de M. Émile Moreau, d'après le roman de Charles de Bernard.

Depuis quelques années la coutume s'est fort répandue parmi les écrivains de découper un drame dans les flancs de ceux de leurs romans qui ont obtenu du succès ; c'est ce que font chaque jour *Alphonse Daudet*, *Zola*, *Ohnet*, *Delpit* et bien d'autres, et cela ne leur réussit pas mal ; il est moins pénible d'arranger un roman en comédie que de composer une pièce de théâtre, c'est bien naturel : c'est moins pénible et très lucratif. Teaté, sans doute, par l'exemple de ces auteurs, *M. Émile Moreau* a cherché un roman qui fût facile à transporter au théâtre ; et il a cherché, et trouvé le *Gerfaut*, de Charles de Bernard, un romancier qui, aux environs de 1830, fut assez populaire, aussi la comédie a-t-elle une allure un peu vieillotte.

Le roman, sans doute, était agréablement écrit, d'une lecture facile, fort spirituel, bien conduit, intéressant en un mot ; ces qualités, la comédie les a toutes, moins les deux dernières, et précisément ce sont les plus importantes. Les plus indispensables, mieux vaut une pièce mal écrite à laquelle on s'intéresse, qu'une pièce d'un style achevé, mais où l'on bâille ; or, la comédie de *Gerfaut* n'est pas intéressante, et la conduite cloche sur bien des points : l'intrigue est assez mal menée. En effet, les deux premiers actes sont de trop ; la fin du troisième et le quatrième parviennent seuls à dégoûter le spectateur, et encore pas beaucoup.

La comtesse d'Arnheim, une incomprise, comme toutes les femmes de la Restauration, est agacée avec ses pleurnicheries, ses cris, ses élans, ses plaintes déchirantes, entremêlées de sanglots qui parfois arrachent presque des larmes aux auditeurs qui s'endorment sur leurs fauteuils.

Le comte, gentilhomme campagnard, espèce de sauvage adouci par la civilisation, grand chasseur et grand mangeur, sévère, brusque, n'est pas attachant. *Gerfaut* le tuerait, au lieu d'être tué par lui, qu'on s'en irait le cœur assés léger.

Voyez un peu, parce que c'est le comte qui tue *Gerfaut*, la morale est sauve ; au contraire, s'il avait succombé sous la balle du romancier, la comédie eût été une pièce à thèse, et on en eût déduit des conséquences subversives de toute fidélité conjugale.

Gerfaut, le romancier, n'intéresse pas non plus ; de prime-abord, on le prend pour un homme épris véritablement de la comtesse, très bien ; mais, quand ensuite on s'aperçoit que ce n'est qu'un vulgaire séducteur, naturellement on lui retire le peu d'estime et de sympathie qu'on avait pu lui accorder.

Dans le roman, *Gerfaut* était, paraît-il, le type très bien observé et très bien rendu de l'écrivain d'alors ; il n'en paraît rien, ma foi !

Dans la pièce, il y a trop d'incidents inutiles, déplacés. En un mot c'est un four, tout simplement, et l'on se serait d'instinct étonné, si *Gerfaut* n'avait été le pour-agé d'un peu d'audience, dans le rôle de l'écritain, un bonhomme de notaire qui veut marier tout le monde, mais un mari furieusement jaloux.

M. Louar, *M. Georges* et *Mme Richemond*, tous trois du *Vaudeville* qui tiennent les trois principaux rôles, ceux de *Gerfaut*, du comte et de la comtesse, ont été bons ; pourtant la comédie n'a pas fait long feu, plus long néanmoins que ne le faisait supposer la première représentation qui a été terne, froide.

Pas un coup de sifflet, mais pas un applaudissement.

Du reste, à part les fauteuils d'orchestre et le parquet, la salle était peu garnie.

On annonce, pour mercredi 10 novembre, la première de *La Perche* ; espérons que cette fois la direction aura eu la main plus heureuse.

Jehan DAMIETTE.

SCALA-BOUFFES

Samedi, 6 novembre, a eu lieu la première de *Lyon en 80 minutes*. La salle regorgeait de spectateurs et on a même dit, bien à regret, je vous assure, refuser l'entrée aux nombreux arrivants venus trop tard. Si cette *Revue*, comme composition, ne vaut pas *Guignol*, *Revue*, de l'année dernière, petit chef-d'œuvre d'esprit et de bons mots, par contre, les costumes en sont beaucoup plus riches, plus frais et plus brillants. Nous avons d'abord, comme prologue, un colloque, entre un *titi ciel* (*zimar*) et le régisseur (*Patachon*) colloque inattendu, qui déride l'assistance ; puis vient le tour d'un garçon (*Laurent*), apportant un bœck hygiénique à un spectateur mécontent (*M. Nerson*). Enfin, après beaucoup de bruit, on annonce la *Revue* : *M. Nerson* est très bien dans son rôle de Parisien, étonné et indiscret. Les trépassés en costume bleu de ciel, le secouent, contrairement à leur habitude, et finirait par le disloquer, sans l'arrivée du *Guide Lyonnais*, emploi dont se tire à merveille *M^{re} Nerson*, qui se charge de le piloter dans *Lyon*. Un des bons passages de la *Revue*, c'est le duo des Théâtres, chanté par la gracieuse *Nadine* agrémentée d'une perruque blanche qui fait ressortir la fraîcheur de son teint, et par *M^{re} Dorel* en Méphisto éblouissant.

La querelle des *Saisons* et du *Calendrier* nous ramène dans un costume plus joli encore que le premier la suave *Nadine*, couverte de violettes ; on se croirait au temps des bergères Louis XVI, sans l'*Automne* en bachelante, et drapée dans une peau de tigre ; l'*Hiver* vous fait courir des frissons par tout le corps avec son costume blanc et noir. Le costume du *Calendrier* noir et or est l'un des plus riches de la *Revue*, et des mieux portés. Vient encore l'électricité très remarquable avec son phare, éclairé, naturellement, à l'électricité et avec son téléphone, qui nous fait entendre une représentation du Grand-Théâtre, à laquelle il ne manque que les sifflets pour être complète.

L'idée est assez ingénieuse, ainsi que celle du phonographe. Un mari, qui a des raisons de douter de la fidélité de son épouse, place un phonographe dans la chambre commune, un jour qu'il part pour la campagne. A son retour, il n'en a rien de plus pressé que de courir au phonographe, et savez-vous ce qu'il entend, une conversation criminelle entre sa femme et un cousin d'elle ; le phonographe bavard comme un perroquet et inconscient comme lui, raconte tout sans vergogne, et, arrivé au moment où... les auditeurs l'arrêtent. — Assez comme cela. — J'en ai entendu bien davantage, répond le mari.

Fredy s'est fait une tête comique et nature de mari... complet, roulé, mais non content. Ce même artiste interprète également très bien le rôle du jéuneur *Souci* (*Succi*), qui grossit mesure que son jéune avance et qui, au 29^e jour, casse la bascule qu'il traîne avec lui, et finalement, trop gonflé, éclate dans la coulisse.

Cet excellent *Patachon*, si vif dans toutes ses chansons ne remplit-il pas les rôles les plus lents, tels que celui de *répétiteur*, de *centenaire* et celui-là, le plus drôle de tous, le *vieux pont Morand*. O ironie du sort, que t'a donc fait cet artiste ! Si je voulais tout dire sur cette *Revue*, je n'en finirais pas, car tous les artistes sont bons, sauf quelques-uns, auxquels la voix manque un peu, mais le temps y est pour beaucoup.

Quelques personnes trouvent la *Revue* un peu légère, les jeux de mots un peu hasardeux ; c'est vrai, mais les costumes rachètent ce léger manque de retenue.

J'allais oublier deux des meilleurs tableaux, je veux dire *la pendule de la Bourse*, merveilleux groupe en marbre blanc, très bien rendu par les *trois sœurs Edith* et qui chaque soir obtient des tonnerres d'applaudissements mérités et le grand *Alcazar* qui éveille tant de souvenirs parmi les Joyeux Lyonnais, qui sont connus et qui ont été les sœurs jadis.

Mardi 9 novembre, ont eu lieu les débuts de *Yotichitaro*, le Japonais si connu comme équilibriste et si prodigieusement fort dans ses exercices de la perche mobile. C'est surprenant, la façon dont cet artiste se sert de ses pieds et beaucoup d'équilibristes n'en seraient pas autant de leurs mains. Quant à la perche mobile, on est effrayé lorsqu'on la voit se laisser glisser en haut pour ne s'arrêter rien que par les pieds, en bas de la perche, et l'on est ahuri en voyant tous les exercices que ce Japonais fait le long de sa corde pour descendre de sa perche.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons pour lundi 15 novembre, la rentrée de *M. Mercadier*, trop connu pour en faire l'éloge, et pour le lendemain, la rentrée de *M^{re} Numa-Dalozet*, qui a consenti à revenir à son passage, nous donner, en remerciement du succès qu'elle a eu au commencement de la saison, pour quelques représentations seulement, la joie de la revoir et de l'entendre.

Incessamment, grande attraction musicale dont nous parlerons plus longuement jeudi prochain ; car, aujourd'hui, le temps nous manque.

CHARLES-ALBÉRIC.

Il se trouve encore des gens pour ignorer les découvertes de la science moderne et cela après trente ans de progrès.

— Le télégraphe ?.. ?.. ?..

— Le téléphone ?.. ?.. ?.. ?.. ?.. ?..

Ah oui, parlez-moi du fameux phonographe. C'est de *Lyon en 80 minutes* vous en dira long. Mais peut-être celui de *Bébé*, vous dira davantage.

Bébé se trouvait, l'autre jour, dans le cabinet de toilette de sa maman, il voit la maman à côté de Monsieur Camille, un ami de la maison, et.....

— Dis, maman, qu'est-ce que tu fais-là ? — Oh ! rien, mon enfant, nous plaisantons, *M. Camille* et moi.

L'autre soir, *Bébé* se promenait avec son papa sur la place Bellecour. Il aperçoit deux chiens qui... l'automne... Vénus... volupté.

— Que c'est drôle, papa, ils plaisaient, comme maman avec *M. Camille*.

Tête du père qui sent son front... rougir.

GUETAPENS.

AU CASINO

Devant la porte se rencontrant.

— Tu viens au Casino ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'on joue ce soir ?

— Delpierre.

— Mais, ce n'est pas une pièce.

— Il est long... ça revient au même.

**

Dans le couloir, pendant l'entracte.

Quelqu'un arrive.

— Tiens, ce cher Rivier...

— Bonsoir, mon ami... qu'est-ce qu'on joue donc de nouveau ?

— Pas grand-chose... Mais vous verrez toujours Hervier.

— Il est donc encore ici ?

— C'est le docteur Dron qui lui aurait recommandé le climat de Lyon.

— Il en profite joliment bien.

Une voix :

HE !... RIVIER ?.. ?..

— (Se retournant.) Tiens... (Il va les trouver)

— Bonsoir, mes amis.

— Bonsoir... dites donc, tu sais, Hervier s'en va.

— Il est donc complètement guéri ?

— Comment ça ?

— Je viens d'entendre qu'il était ici en convalescence.

— Y penses-tu ?.. depuis trois ans !...

**

Aux fauteuils :

Lisant le programme.

— Tiens, ma chère, il y a une débütante.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— *Madame de la Halle*.

— Est-ce qu'elle chante bien ?

**

Au parterre :

Lisant dans le programme.

Les gorges du roi de Siam.

A son voisin : Qu'est-ce que c'est donc que cela ?

— Il paraît que c'est très joli...

— On se passe-t-il ?

— Oh ! bien loin, bien loin, bien loin.

— A la Mulâtiers ?

— Non, pas tant que ça... probablement entre Perrache et cours du Midi.

**

Dans une loge :

— Reste donc tranquille, Emile...

— Mais, je ne fais rien !...

— Avec ça, tu viens de m'enlever la plume de mon chapeau.

— Oh !... tu me déplaimes assez, toi !

GUETAPENS.

CIRQUE CONTINENTAL

Nous n'approuvons pas tout le bruit que l'on a fait autour des *Courses à pied* et des *sauts d'obstacles*, organisés, paraît-il, à l'instar de ceux de l'Hippodrome, c'est possible, mais tant pis, nous n'en félicitons pas le grand cirque parisien. Personne à Lyon n'a goûté cet exercice sauvage ; on a trouvé répugnant de voir ces figurants en costume de canotiers, se cramponner après les mâts, se rouler dans la boue de l'arène, se bousculer, se quereller, se troller ; l'effet a été mauvais et manqué bien que l'idée fut assez originale, surtout celle du flet, inextricable dédale, réseau buissonneux de cordes nouées dont il était impossible de se tirer.

Notre avis est que la direction a eu tort de monter cet exercice ; nous préférons beaucoup *Barbe-Bleue*, grande pantomime avec musique d'Offenbach ; les costumes sont splendides et neufs tout va à merveille. Par exemple, nous sommes heureux de constater une fois de plus que la direction ne mérite que des éloges pour le choix de ses artistes.

On revoit toujours avec plaisir *Miss Ada Blanche*, qui n'est plus à Lyon que pour quelques jours ; *Silvain*, qui doit également partir, dans le courant de décembre, pour London, où l'appelle un excellent engagement, les *Politi* et *Oreste*, vieilles connaissances, mais dont les exercices sont toujours nouveaux, le *Pas de deux équilibre*, par *Miss Fanny Lehman*, et l'éboueur *Robert-Roberts*, *Mme Valérie Léon*, *Mmes Ferrando*, *Ravizza*, *Hadwin*, *Juliette* et *Jeanne Lagoutte*. La troisième des sœurs Lagoutte,

aujourd'hui mariée, ne travaille plus au cirque. Très bon et très applaudi toujours, l'équilibriste Wilson, dont les exercices font trembler, cet artiste, dont l'audace est incroyable, et qui se rit du danger, fait placer un flet au-dessous de lui, mais un flet un pentop grand pour un mouchoir de poche, mais bien petit pour un essuie-mains, et qui ne sert du reste qu'à retenir les objets que laisse tomber Wilson quand il n'en a plus besoin, la chaise, l'échelle, les drapoux, la boule, etc.

Les *Merkells* et les *Gavpki*, les uns gymnasiarques, les autres acrobates, mais tous excellents.

Eloges et bravos sur toute la ligne. Tous les soirs, représentation de *Barbe-Bleue*, grande pantomime féerie en 14 tableaux, de MM. Gaston et Ben-Hadwin, jouée par 250 personnes. Musique composée et arrangée par M. G. d'Angleville ; costumes dessinés et exécutés par M. Victor Blot ; perruques de M. Ruy-Vollet, de chez Celestins, 3 ; décors nouveaux, peints par M. Ardizon ; accessoires par M. Zoni, Musique militaire.

DISTRIBUTION DES ROLES

Boubotte, Miss Margareith ; *Paquita*, M^{re} Ravizza ; reine *Cleopoldine*, M. Oreste (Auguste) ; *deux gendarmes*, MM. Roberts et Edmonds ; *Barbe-Bleue*, M. Ben Hedwin ; le roi *Bobechon XXVII*, M. Tintin ; le prince *Mistigri*, M. V. Puliti ; le *Bailly*, M. G. Puliti. Pages, dames d'honneur, sœurs de trompes, seigneurs, soldats, halbardiers, musiciens, trompettes, juges, etc.

DESIGNATION DES TABLEAUX

Premier tableau. — Princesse et paysanne.

Deuxième tableau. — Arrivée des Rois.

Troisième tableau. — Le Tabellier.

Quatrième tableau. — C'est Boulotte.

Cinquième tableau. — La 5^e femme de Barbe-Bleue.

Sixième tableau. — Départ pour le château.

Septième tableau. — La cour du roi Bobechon XXVII.

Huitième tableau. — Le mariage de Boulotte.

Neuvième tableau. — La provocation.

Dixième tableau. — Le départ pour la guerre.

Onzième tableau. — Encore une...

Douzième tableau. — La vengeance de Boulotte.

Treizième tableau. — L'armée de Mistigri (75 enfants).

Quatorzième tableau. — Grand défilé général. Exécuté par 250 personnes.

SAINT-JALES.

CIRQUE RANCY

Réouverture.

Le Cirque Rancy a rouvert dimanche 7 novembre, avec une troupe absolument nouvelle.

On dit que Rancy, par habitude, car, en ce moment, ce n'est pas cet excellent M. Rancy qui nous présente sa troupe, mais bien un impresario américain, *M. W. Wieland*, qui fait une grande tournée universelle, et qui a eu l'honneur d'être complimenté et félicité par LL. MM. le roi et la reine d'Italie, pour l'exceptionnelle beauté de la représentation donnée à Rome par l'ordre de l'administration municipale le 25 juin 1885.

L'annonce de la réouverture du Cirque Rancy avait attiré une foule énorme dans la vaste rotonde de l'avenue de Saxe. Dès 7 heures, on refusait du monde ; des centaines, des milliers de retardataires ont dû rester au dehors ; les spectateurs, munis de billets pris à l'avance, ne parvenaient même pas à se placer. La direction a dû encaisser de beaux bénéfices.

Du reste, la troupe *Zao* est de tous points irréprochable. *M. Alfonso* et les nègres *Austin* et *Woody Fogni*, exécutent un travail sans selle qui n'a rien d'extraordinaire, mais qui néanmoins est bon.

Les *pyramides humaines*, par dix-huit clowns sauteurs, ont été acclamées avec raison. Ensemble très harmonieux. Poses bien étudiées.

Les Japonais ont toujours été renommés pour l'habileté qu'ils apportent dans les exercices funambulesques. *O'Tarra* soutient admirablement la réputation de sa patrie. Il danse sur un mince fil de fer, sur lequel il marche, saute, se promène, se couche, s'agenouille, s'assied aussi facilement que le commun vulgaire sur son modeste plancher des vaches ; naturellement avec le parasol éventail, accessoires inévitables et traditionnels, pour ne pas dire partie intégrante de tout funambule aux yeux en amende.

Autre danse

Les écuylers Miss Gaertner, Miss Marilla et Miss Mary Rose ne sont pas mauvaises à proprement parler, mais pour être véridiques, nous devons dire qu'elles jurent un peu avec le reste de la troupe. C'est que, paraît-il, le Cirque Zao a laissé en Italie ses écuylers et son orchestre ; il ne fera pas mal de rappeler au plus vite celui-ci, car l'orchestre improvisé qui se fait entendre est franchement exécrable.

Les clowns et les deux Auguste ne méritent que des éloges.

Do-Mi-Sol, trois jeunes artistes mélomanes ont recueilli une ample moisson de braves ; à signaler aux gens blasés et dévorés par le spleen, le clown Little Tommy qui n'est qu'un enfant, plus drôle et plus original que bien des clowns connus et fêtés.

La famille Whiteleys fait sur les trois barres un travail très fort que nous avons déjà vu l'an dernier, à deux reprises, au Cirque Continental.

Un élément durable de succès que le maître Woodson l'amphibien, l'homme à la fois le mieux bâti et le plus diabolique qui se puisse voir.

M. Roussier fait exécuter à deux chevaux un travail excentrique qui dénote de la part de ces animaux une remarquable intelligence.

Quant à J. Corradini, on ne sait qu'en dire ; c'est vraiment une nouveauté absolue et attrayante que le Tandem sans guide, exécuté avec deux chevaux.

M. Corradini est un dresseur de première force, c'est lui qui est parvenu à faire exécuter à un éléphant le même travail qu'à un cheval ; l'énorme pachyderme galoppe, tourne, saute, danse, fait l'arbre fourchu, etc., et avec grâce encore.

Tout Lyon voudra voir cela.

Nul doute que le Cirque Zao n'obtienne un succès sans précédent, qu'il aura bien mérité.

D'ORISMONT.

Un Combustible Economique

Briques Craponne.

Monsieur le Rédacteur en chef de la Discussion.

L'économie domestique n'est pas absolument le fait de la Discussion ; cependant, je crois que vos lecteurs me sauront gré de leur faire connaître un nouveau combustible très avantageux.

Ce produit, du genre des briquettes ou agglomérés employés sur les locomotives et les bateaux à vapeur, en diffère seulement en ce qu'il ne contient pas de houille.

Il provient de l'usine à gaz de Perrière. M. P. de Craponne, ingénieur principal de la C^e du Gaz de Lyon, l'éminent Directeur de cette usine, ayant été frappé de la très forte teneur en carbone du poussier de coke, en même temps que des inconvénients que présente cette matière encombrante, eut l'idée de l'agglutiner et de la mouler en pains d'assez fortes dimensions.

Par ce procédé, il a obtenu un combustible précieux dont les qualités sont :

- 1° Une grande facilité d'emmagasinement ;
- 2° Une combustibilité très lente (si j'ose employer ce mot) ;
- 3° Une grande puissance calorifique dans les foyers possédant un assez bon tirage ;
- 4° Un bon marché remarquable.

Son prix, en effet, n'est que de 25 fr. la tonne, le prix de la houille étant de 35 et 40 fr., la différence est, vous le voyez, assez importante.

Voici des chiffres qui permettront à vos lecteurs d'apprécier la valeur de ce

nouveau produit. Les essais dont je vais vous indiquer le résultat, ont été faits à Lyon, au restaurant Ferrier, 5, rue du Bât-d'Argent. Il ont duré un mois et continuent actuellement ; on peut donc y attacher quelque importance.

Dans cet établissement, la consommation journalière est d'une façon très régulière de 100 kilos de houille Malbrou de Montrambert ; par l'emploi des briquettes de M. de Craponne, brisées en 6 morceaux, ce poids de houille est tombé à 50 k. Ce poids économisé, est représenté par 4 briquettes 1/2 pesant 4 kilos 3, soit 19 kilos 35 ; or, aux prix ci-dessus le chauffage à la houille revenait à 3 fr. 70 par jour et par le combustible mélangé à 2 fr. 33. C'est donc une dépense en moins de 1 fr. 37 par jour, soit 500 fr. par an, épargne qui en vaut certes bien la peine.

On a utilisé également les briquettes dans les grilles des salles à manger, elles ont donné le meilleur résultat. Par leur combustion lente, elles maintiennent très chaude la coquille réfractaire et la quantité employée pour l'entretien du feu pendant un jour et une nuit est incroyablement faible.

En somme, ce combustible me paraît destiné à une grande consommation, car il ne réclame aucune précaution particulière, il suffit de le mettre dans le foyer quand le feu est bien allumé avec le quart de son poids de charbon ; si le peu de flamme qu'il émet, en égard à l'absence de matières bitumineuses le rend peu propre au chauffage des chaudières, du moins il rachète ce défaut en ne donnant pas de suie et en tenant très chauds les foyers où s'opèrent la cuisson des rôtis et de la pâtisserie.

Je ne regrette donc pas, Monsieur le Rédacteur en chef, d'avoir abusé aussi longtemps de l'hospitalité de vos colonnes, pour signaler à vos lecteurs ce produit de première utilité.

Veuillez agréer, etc.

KERJUGHAL, chauffeur.

A TRAVERS LYON

La Revue Géographique et Littéraire vient d'avoir son 3^e grand concours prose et poésie — Il sera clos le 20 janvier 1887.

Demandez, par lettre affranchie contenant 50 centimes en timbres-poste, le programme du concours et un numéro spécimen au secrétaire de la rédaction, 4, rue Treize-Cantons, Lyon.

Pour la première fois à Lyon (rue de la Barre, 15).

La Princesse Hilary AGYBA, née à Sydney, près de Damas (Syrie).

Ce sujet par lui-même, se recommande non seulement à la curiosité du public, mais aussi à tous les professeurs des Facultés de la science médicale, car sa conformation est surprenante.

Elle est âgée de 60 ans et ne mesure que 40 centimètres de hauteur, y compris la tête, c'est-à-dire de la hauteur d'un chapeau de forme.

Elle est grand fumeur de gros cigares. A cet âge avancé, elle est toujours contente comme une jeune fille de 18 ans, elle parle et chante en plusieurs langues, arabe, turque, grecque et russe.

Fête de l'Alsace-Lorraine.

Dimanche dernier la plus importante Société alsacienne de Lyon l'Alsace-Lorraine, donnait sa fête annuelle chez Doche et Vallin (ancien café Morel).

Après les toasts habituels, notre ami

Jean Sarrazin, a déclamé un sonnet patriotique, sonnet tout à fait de circonstance que nous sommes heureux de reproduire :

AUX PIGEONS « ALSACE-LORRAINE »
La Nature avait pris des soins pour vous bien faire, Aussi son œuvre est-elle admirable en tout point : Votre œil au loin regard plongé et s'étend au loin, Et votre aile, d'un trait, peut changer d'hémisphère.

Votre cœur, en amour, du cœur humain diffère ; Et votre âme aime sa compagne et son coin... Et le changement jamais il ne sent le besoin, Et la fidélité même à tous le préfère.

Mais l'homme vous a faits habiles messagers ; On vous verra bientôt braver les grands dangers Et porter au pays qui souffre l'espérance...

Jean SARRAZIN.

Ces provinces, qu'un tigre affamé veut braver, Dont vous portez les noms, reviendront à la France Comme vous revenez à votre colombier.

Ce sonnet, orné d'une illustration due au crayon de M. Alfred Bonnet et gravée par Canet, notre graveur, sort des presses de Pitrat, c'est tout dire. Il a été tiré sur magnifique papier Japon à deux cents exemplaires seulement.

Chaque convive a reçu le sien ; les autres seront conservés dans les archives. Nous apprenons que M. Aug. Nèave, directeur de l'Union Littéraire de France, vient de demander au poète aux olives un sonnet destiné à un grand almanach littéraire qui paraît à Nîmes. Nous en sommes heureux pour notre vieil ami et lui adressons nos sincères félicitations.

Emile PLAAS.

CHEZ UN DÉCADENT
Les décadents étant fort à la mode à l'heure qu'il est, notre reporter de semaine a cru devoir se rendre chez l'un des membres de cette nouvelle « école » littéraire, afin de l'interviewer.

Le reporter. — Je viens, monsieur, vous demander quelques renseignements au sujet de la littérature décadente !

Le décadent (tout petit jeune homme plein de solennité). — Veuillez vous essorer sur le bord de ce siège et vos oreilles me prêter, attentives, songeuses et recueillies !

Le reporter. — Je comprends ! Vous me priez de m'asseoir et de vous écouter !

Le décadent. — Parfaitement ! Notre littérature exerce une action sur le siècle tellement tentante que chacun éprouve le prurit d'accourir sous sa victorieuse oriflamme ! Ainsi vous-même, vous n'avez pas flueté à venir m'inviter jusque sous de mon huis, les toits hospitaliers !

Le reporter (un peu ahuri). — Une simple question, monsieur ? Dans quelle langue vous exprimez-vous, à l'heure qu'il est ?

Le décadent. — Mais, monsieur, dans la véritable langue française, dans la langue maternelle française.

Il ne faut point cogiter, par exemple, que Voltaire ait su s'exprimer purement le français.

Le reporter. — Ah diable ! et ce sont alors les décadents qui ont conservé la pureté de la langue ?

Le décadent. — Il n'y a doute aucun. Et nous avons même projeté de traduire en style décadent les œuvres libriques de Racine, de Corneille, de Boileau, de Montesquieu, de Bossuet, etc., etc., et de les vacuer de toutes les scories hobereuses, de toutes les parités qui les empêchent.

Le reporter. — Sapristi, mais je ne sais pas très bien ce que vous dites.

Le décadent. — La chose ne me stupéfie point. Vous n'avez pas été élevés dans les courants primaires du verbe renoué et adolescent qui à rayonner tend sur toute la foule moderne.

Le reporter (à part). — Dieu me damne si j'entends quelque chose à ce baragouin ! Mais à décadent, décadent et demi. Je vais lui parler nigre. (Haut) Moi, tu sais, pas trop savoir ce que tu bafouilles.

Le décadent. — C'est qu'ailleurs chez toi l'intellect est concilié et attirant ! Impossible cependant d'être plus fulgide et nitide !

Le reporter. — Toi faire omelette de mots dans calebasse et avoir l'air d'un fumiste qui abat des noix de coco !

Le décadent (grave). — Notre école est l'antre de gravité et exclut la jocosité ! Nous remplissons un excrécement fuligineux, bien que nous heurtant aux horties et aux épines des rétrograds cervaux, des empereurs du passé, des asines de la littérature masquée et paniquée !

Le reporter (finement). — Et combien y a-t-il de temps que vous êtes sorti de Charenton ?

Le décadent (toujours solennel). — Ceux qui dignes seraient de peupler les lars foliques sont ceux qui n'appréhendent point à fabuler contre nous !

Le reporter (hors de lui). — M.... Le décadent (furieux). — Monsieur, je crois que vous venez de me lancer le mot de Cambronne !

Le reporter (riant et s'enallant). — Te fâches pas ! ça c'est du vrai décadent !... Le reporter de semaine, D. JOLUREAU.

(Le Bazard.)

RECETTES CULINAIRES

Chicorée à la flamande.

Lavez et épluchez soigneusement une douzaine de plantes de chicorée, hachez-les à cru, mettez dans une casserole un quart de beurre, ajoutez votre chicorée, laissez au four trois heures, en ayant soin de remuer de temps en temps.

Préparez une sauce Béchamel, faite au lait et de préférence à la crème, faites bouillir votre sauce vingt minutes, liez votre chicorée avec cette sauce qui devra être un peu épaisse.

Les jours gras, on pourra remplacer la sauce Béchamel, par une sauce veloutée, c'est-à-dire, que l'on emploiera du bon bouillon, sans préjudice d'une petite quantité de jus de roti.

J. MOUSSY.

Bulletin Bibliographique

Revue géographique et Littéraire.

Paraissant du 5 au 10 de chaque mois.

SOMMAIRE DU 2^e NUMÉRO (NOVEMBRE). Note d'un touriste : En Bulgarie, H. Sautet de Royères — Scènes de la vie japonaise, Adrien Nojebabe. — Le Mekong, Rayas de la Corda. — Paysages Algériens : Constantine, Saint-Cyr-La-Rochelle, Le Haut-Congo, Georges Alphon. — En Egypte, Raoul de Villiers. — Le chant du Trouvère, Alix Moussé. — Patria, Julien Renard. — Le Paradis des Chats, Emile Zola. — Le Guide, K. M. — Libertin sans le savoir (nouvelle), Paul Martin. — Feuilles sans suite, Albert Mary. — Chez un Décadent, D. Jolureau. — Le Cirque Continental, Raoul de Villiers. — Chronique du mois, Paul Laverne. — Bibliographie.

En vente chez tous les libraires.

Le numéro 50 centimes.

Abonnement : un an, 8 fr. — Six mois, 4 fr. Bureaux 4, rue Treize-Cantons, Lyon.

Publications nouvelles.

Collection de la Bibliothèque Saint-Germain, lectures morales et littéraires. Le Secret du Bonheur, par E. Meunier ; Ancienne maison Briday, Delhomme et Brigue successeurs, Lyon, 3, avenue de l'Archevêché. 1 fort volume in-12, de 395 pages, prix 3 fr.

Reproduction économique et sans secours d'aucun appareil de tous les dessins, manuscrits, gravures, photographies, musique, etc. La brochure explicative est en vente chez l'auteur, M. A. Veillas, vicair à Gumières, par Saint-Jean-Soleymieux (Loire), et dans les Bureaux de la Discussion, rue Ferrandière, Lyon.

L'administrateur-gérant :

CHARLES-ALBÉRIC.

Lyon. — Imp. Jovain, rue de la République, 10.

RESTAURANT FERRIER

5, R. du Bât-d'Argent & r. de l'Arbre-Sec, 10

AU PREMIER

REPAS A LA CARTE

Pension bourgeoise, Prix modéré

DÉJEUNER & DÎNER	CACHETS DÉJEUNER
à 2 f., 2 f. 50, 3 f.	1 fr. 60
et au-dessus	DÎNER 1 fr. 90

Depuis 8 heures déjeuner : Café, Café au lait, Chocolat, Côtelettes, Beefsteaks, etc.

Cet Etablissement, situé au centre de Lyon, près l'Hôtel-de-Ville, se recommande spécialement par la modicité de ses prix, à MM. les Employés et les Étudiants.

La vie sauvée à deux personnes

Dans l'intervalle de quatre jours, les déclarations suivantes ont été légalisées par les maires : Renay (Loir-et-Cher), le 21 juin 1886. Les Pilules Suisses m'ont sauvé la vie ; je souffrais horriblement depuis plus de six mois, je mangerais peu et je ne digérais pas ; tout me restait sur l'estomac ; je souffrais des reins, les jambes ne voulaient plus me porter ; vos Pilules Suisses à 1 fr. 50 ont fait disparaître tous maux, Jules Perdran. — La Rochère (Haute-Saône), le 25 juin 1886. Je souffrais d'une maladie qui me conduisait lentement au tombeau ; j'avais un mal de tête affreux, les jambes faibles à ne pas pouvoir me porter, l'appétit nul ; ayant appris que des gens du pays avaient été guéris par les Pilules Suisses, je fis le sacrifice de 1 fr. 50 pour en faire venir une boîte, et cette boîte m'a sauvé la vie. Ma femme était aussi malade, les Pilules Suisses lui ont été également très salutaires ; pour nous, avoir des Pilules Suisses chez soi, c'est avoir la santé ! J'autorise M. Hertzog, pharmacien, 28, rue de Grammont, à Paris, à faire de ma lettre ce qu'il voudra. Henri Guiller, cantonnier.

CORDONNERIE SPÉCIALE

De Chaussures cousues

Exclusivement Françaises

Prix unique 12^{fr.} 50

Les Chaussures de la Cordonnerie spéciale sont garanties mieux faites, plus solides et meilleur marché QUE TOUTES CELLES DE PROVENANCE ÉTRANGÈRE.

4, rue Saint-Pierre, 4

Près les Terreaux et des nouveaux magasins A LA VILLE DE LYON

PHOTOGRAPHIE L. TRONCHET

25, Cours Gambetta, 25

Grand Succès obtenu par ses Portraits garantis inaltérables

PORTRAITS AU CHARBON	
6 Portraits	6 Portraits
VISITE	EMAILLÉS
2 fr. 50	5 fr.

EXECUTION GARANTIE

On opère par tous les temps, pluie ou brouillard, de 6 h. du matin à 8 h. du soir.

Portraits après décès, Agrandissements

REPRODUCTIONS

CHAPELLERIE FRANÇAISE

63, Rue de la République, 63

MAISONS A PARIS, ROUEN ET NANTES

se recommande par ses articles de premier choix et hautes nouveautés, tels que : CHAPEAUX SOIE adhérent peluche velours... 18 » CHAPEAUX FEUTRE Cap qualité extra toutes nuances... 16 » CHAPEAUX SOUPLES toutes nuances... 14 » CHAPEAUX SOUPLES pour voyage, spécialité de la maison... 11 » CHAPEAUX DE DAMES pour voyage. BONNETS de voyage. SPÉCIALITÉ pour livrées.

Vente au Comptant. — Prix fixe.

LE DOCTEUR CHOFFÉ

Ex-médecin de la marine, a fait du traitement des hernies et des maladies chroniques une étude toute spéciale. Aussi le livre dans lequel il expose sa méthode, consacrée par dix années de succès, est-il un guide précieux pour les personnes atteintes d'affections telles que : hernies, hémorroïdes, goutte, phthisie, asthme, cancer, obésité, maladies de vessie, de matrice, de l'estomac, du cœur, du foie, de la peau, névralgies, varices, etc. — Or tous nos lecteurs pourront se procurer gratuitement cet excellent ouvrage de 300 pages en adressant 30 centimes en timbres-poste pour le port, au Docteur Choffé, quai St-Michel, 27, Paris.

EN COURS DE RECENSEMENT

ANNUAIRE GÉNÉRAL

DU COMMERCE DE LYON

Édité par l'Agence Fournier

Pour 1887 (6^e Année)

Les personnes qui auraient des changements à signaler à l'administration de l'Annuaire, sont invitées à les faire parvenir à l'Agence de publicité V. Fournier, 14, rue Confort, Lyon.

Etude de M^e Clément BELIN, avoué à Vienne, rue de l'Archevêché, 2.

VENTE aux enchères publiques

PAR LICITATION

EN ONZE LOTS

A la barre du tribunal civil de Vienne, au Palais-de-Justice, pardevant M. du Gardin, Juge audit tribunal, le samedi 20 novembre 1886, à une heure du soir.

D'IMMEUBLES IMPORTANTS

En nature de maison d'habitation et d'exploitation, cour, jardin, terres pres et bois. Situés sur les communes de Jons et de Villette-d'Auton, canton de Meyzieux (Isère). Indivis entre les communes de Jons et de Pusignan.

Mise à prix des divers lots : 15,125 fr.

S'adresser, pour avoir de plus amples renseignements, à M^e Delin, avoué à Vienne, poursuivant la vente.

14676-12, u.

Etude de M^e GARNOT, notaire à Lyon, 16, place Bellecour.

A VENDRE A L'AMABLE

et dans des conditions très avantageuses, une

PROPRIÉTÉ

Située à Lyon, quartier de Monplaisir, rue Saint-Maurice, 50, et rue Saint-Romain, 37, c. comprenant : Maison d'habitation et dépendances. Vaste jardin ; de tout clos de murs, d'une contenance de 2,000 mètres carrés, à 2 minutes du tramway, jouissance immédiate. On vendrait au besoin personnel toute meublé.

S'adresser, pour renseignements et pour traiter, audit M^e Garnot, dépositaire des titres de propriété. 15343

Etude de M^e Léon CHAINE, avoué à Lyon, rue de l'Hôtel-de-Ville, 30.

A VENDRE

Par devant le Tribunal civil de Lyon Le Samedi 13 Novembre 1886 à midi

IMMEUBLES

Servant à l'exploitation d'une

USINE

COMPRENANT :

Bâtiment d'habitation, construction, hangars, magasins, fosses, écuries et remises.

Située à Lyon, chemin de Gerland

En face le n^o 165

MISE A PRIX : 12,000 FR.

CHAMBRE DES ADJUDICATIONS

DES NOTAIRES DE LYON

Sise aven. de l'Archevêché, 2

Etude de M^e CHEVALER, notaire à Lyon.

VENTE aux enchères publiques

en un seul lot

d'un

IMMEUBLE

Sis à LYON, rue Sébastien-Typhé, 59, comprenant :

1° Un emplacement de terrain propre à recevoir des constructions de la superficie de 187 mètres carrés ;

2° Un hangar construit en planches couvert en tuiles. Dépendant de la communauté Zanfrotti-Favot.

Adjudication fixée au Mercredi 17 Novembre 1886, à une heure du soir.

En la Chambre des Adjudications DES NOTAIRES DE LYON

Avenue de l'Archevêché, 2

MISE A PRIX : 7,000 FRANCS

Il y aura adjudication même sur une seule enchère.

Pour tous les renseignements, s'adresser à M^e Chevalier, notaire à Lyon, rue de l'Hôtel-de-Ville, n^o 104, rédacteur et dépositaire du cahier des charges.

VENTE DE VINS

Le jeudi 4 novembre 1886 il sera procédé à la vente aux enchères et par lots.

A une heure du soir, au lieu de Morgon, commune de Ville-Morgon, canton de Beaune (Rhône) dans la maison Milou, par le ministère de M^e Durand, notaire à Julliénas.

De 215 hectolitres de vin récoltés en 1884, 1885 et 1886 dans les propriétés de M. Berthet, situées à Morgon.

Et à 3 heures du soir, au château d'Ardières, canton de Belleville, par le ministère de M^e Morier, notaire à Belleville.

De 240 hectolitres de vin récoltés en 1885 et 1886 dans les domaines de M. Berthet, situés à Pizay.

Cette vente aura lieu sous les charges et conditions exprimées dans deux cahiers d'enchères dressés l'un par le dit M^e Durand et l'autre par le dit M^e Morier.

14100-30 oct.

SALINS DU JURA

16, rue de la République, Lyon

PROCÉDÉ

Pour reproduire à peu de frais et sans appareil spécial : Photographies, gravures, dessins, feuilles, manuscrits, musique, etc. Demandez brochure explicative, 3 fr. à M. l'abbé A. VEILLAS, vicair à